

François Hébert

En lisant vos écrits consacrés à la question, il apparaît qu'il y a pour vous un lien très profond entre le récit (oral et surtout écrit) de situations concrètes d'une part, et la pratique même de ce que vous appelez « les métiers de l'humain » (thérapie, enseignement, éducation ...), d'autre part. Pourquoi raconter nos expériences, dès lors qu'on a pour tâche de « s'occuper des autres » ?

Mireille Cifali

Partons de ces « métiers de l'humain » dont la formule est devenue une appellation qui m'est parfois reprochée. Tout métier n'est-il pas métier d'humains ? Me rétorque-t-on. En quoi les métiers d'éducation se différencient-ils de ceux qui traitent de la vente ou de la fabrication d'objet ? N'y a-t-il pas toujours des humains pour faire des gestes, mener des tâches, collaborer, obéir et inventer ? Pourtant je pense que les métiers de l'humain se différencient d'autres métiers, dans le sens que ce qui les fonde est une altérité, ce qui les autorise est la présence d'un autre avec qui il nous faut faire, parler, agir. Nous sommes constamment dans un dialogue - s'avérant certes parfois un monologue -, où il s'agit toujours d'une adresse à cet autre qui est le but de notre mission. Cet autre qui grandit, qui guérit, qui devient un homme ou une femme prenant place dans une société. Cet autre semblable et différent que nous ne pouvons pas formater à notre volonté, qui résiste, avec qui il s'agit de compter. Que l'on contraint, que l'on accompagne. Qui dépend de nous mais aussi se rebelle contre nous. Pour qui nous visons une capacité propre de penser, d'agir, de se guider, pour qui nous postulons une liberté.

C'est ce dialogue que nous menons, qui crée un lien dans un contexte institutionnel, qui nous fait éprouver des sentiments, des émotions, qui provoque nos joies et nos haines, qui nous mène autant que nous le menons. Ce dialogue, cette rencontre, avec leurs ratés et leurs malentendus, font notre quotidien. Nous sommes renvoyés à des décisions difficiles, des options que nous prenons avec ou contre l'autre, pour un bien si difficile à déterminer avec assurance. C'est toute cette vie, ces détails, ces événements, ce quotidien dialogique qui sont la base de nos métiers. Etre thérapeute n'est pas la même chose qu'être éducateur. Les contextes institutionnels changent, les contraintes rendent possibles ou freinent notre travail. Mais il y a toujours ce dialogue d'un professionnel avec un et des autres. Dialogue entre un professionnel qui joue son rôle, est payé pour une tâche, a des programmes, des dispositifs, des théories mais qui finit par éprouver le dialogue dans son corps, dans sa personne, qui finit par se mettre « soi » dans ce rôle, et à rendre possible une rencontre structurante,

bénéfique au détour d'un événement, d'une surprise. Tout cela peut être pensé, nommé, travaillé. Tout cela devrait trouver des espaces de paroles, d'échange pour qu'on ne les laisse pas à notre unique bon vouloir, à des idéologies qui minimise la réflexion, laissant agir nos stéréotypes.

Après avoir senti, éprouvé, regardé, écouté, agi, un de nos gestes est de parler, raconter : reconfigurer nos actions dans la parole. Pourquoi ? C'est l'un des mouvements qui nous permet de nous extraire de l'action, de prendre du recul, de la distance, d'entendre, de nous surprendre à n'avoir pas vu, pas écouté. De mettre du sens sur ce qui nous est arrivé à l'un et l'autre, comme bonheur mais aussi comme malheur. Bonnes et mauvaises rencontres, qui ne sont qu'un moment qui nous mène vers demain. Or demain nous demandera de poursuivre, répondre, reprendre avec celui qui est concerné et d'autres. Pour que notre expérience construise notre savoir, nous avons à y revenir, la mettre en mots, la partager, essayer de la comprendre. Ces gestes-là ne peuvent se faire en extériorité, mais en intériorité. Raconter, c'est toujours comme Benjamin l'exprime, dire ce que l'on sait d'expérience. Dire en son nom, sans cacher sa subjectivité, mais en acceptant de la travailler, de rendre compte de nos actes, de transmettre ce que l'on a saisi pour soi et pour l'autre.

Raconter est la première base sur laquelle se greffe la pensée. Dans raconter, on configure les événements, on reconstruit ce qui s'est passé. C'est une reconstruction dans laquelle il y a un « je » et un « tu » ou des « ils ». Il y a du lien qui se tisse, donc du dialogue. Il s'agit d'une reconstruction mais qui nous permettra peut-être de nous repérer, et donc d'être capable d'accompagner cet autre dans son errance pour qu'il finisse par aussi s'y repérer à son tour. Raconter, ce n'est pas de la petite anecdote, tout juste bonne à faire rire. C'est le vivant, la complexité, la difficulté de saisir le temps qui coule, l'avant et l'après. Raconter se perd aujourd'hui, au profit d'une distanciation souvent défensive, de protocoles qui nous permettent de ne plus nous engager. Raconter c'est aussi montrer l'errance, le doute, les points de rupture, les incertitudes, ce à quoi ça tient, souvent à un fil, à l'heureuse coïncidence. Pour ne pas perdre notre humanité, et accepter ce lent travail toujours à recommencer.

Raconter nous permet de montrer la difficulté de notre tâche qui est faite de fonctions différentes. Il faut tour à tour contraindre, limiter, sécuriser, laisser, autoriser. Nous sommes toujours dans le paradoxe comme le rappelle Paul Fustier, et raconter permet de montrer ces paradoxes à l'œuvre, ses tensions qui sont continuellement les nôtres. C'est pourquoi raconter peut se faire à partir de n'importe quel geste, et un ouvrage comme celui de Primo Levi nous le montre en racontant superbement le rapport de cet homme avec son métier de constructeur de grues. Mais

raconter est particulièrement pertinent quand nous sommes condamnés à fréquenter des humains, à ne pas perdre le dialogue là où tout concourt parfois à transformer le lien en affrontement, exclusion, mise à l'épreuve réciproque ; où nous sommes entraînés de part et d'autre à refuser d'entrer en relation.

Ainsi raconter, ce serait commencer à s'astreindre à penser sa pratique, à dire ce qui s'est passé pour mieux le voir ; mais aussi s'obliger à une sorte de vigilance éthique, puisqu'il s'agit des « métiers de l'humain » : une sorte de dialogue après coup avec la personne rencontrée, en même temps qu'un partage avec ceux, les « collègues », qui ont la même responsabilité que nous, le même engagement de « s'occuper des autres ». Et pourtant, ce qui paraît si utile, nécessaire, évident – raconter pour réfléchir, réfléchir ensemble - , semble terriblement difficile : c'est aujourd'hui une pratique rare ! N'y a-t-il pas là quelque chose d'énigmatique ? Qu'est-ce qui fait que transmettre son expérience est, apparemment, si périlleux ? »

Je ne sais pas si « se raconter des histoires » se perd, vraiment. Nous nous racontons toujours des histoires, nous refaisons toujours l'histoire, d'abord dans notre tête. Cela nous aide parfois, et parfois nous restons enfermés dans notre version, en revenant au même, en ressassant, nous liant à une idée fixe qui fait marcher en rond, qui détruit tout autre possible. Mais des histoires, nous ne cessons de nous en raconter avec ce qui nous est arrivé, avec des bouts d'interprétation, des essais de compréhension, avec le désir fou de pouvoir ainsi maîtriser ce qui va advenir. Je pense que cette fonction-là ne se perd pas, si nous demeurons dans une certaine dimension psychique de l'intériorité.

Maintenant, la raconter à un autre, on dit aujourd'hui que cela fait du bien. Nous choisissons plutôt quelqu'un de proche qui se prête à notre écoute. Nous racontons pour exorciser, comme catharsis. On dit aussi qu'il faut le faire immédiatement, presque automatiquement. Pour moi l'impératif de raconter est d'une grande violence lorsqu'il est présenté comme la seule manière d'exorciser la mauvaise histoire que nous venons de traverser. Il faut parfois beaucoup de temps pour qu'on puisse raconter, tout un travail intérieur est nécessaire jusqu'à ce que l'énigme ne nous blesse plus autant, jusqu'à ce que nous ayons la capacité de partager. Question de temporalité, qui dépend de chacun. Raconter n'est pas thérapeutique en soi mais peut l'être. Il y a invariablement une suite, un accueil, des effets. La solitude inhérente à ne pas raconter tout de suite peut être nocive ou bénéfique. Il s'agit de nous garder des généralités.

Que racontons-nous ? Nous racontons ce qui fait mal, les événements qui nous sont contraires, les blessures subies, les traumatismes qui arrêtent. Michel de Certeau l'écrivait ainsi : « Sans arrêt, du matin au soir, l'histoire en effet se raconte. Elle privilégie ce qui ne va pas (l'événement est d'abord un accident, un malheur, une crise), parce qu'il faut d'urgence recoudre

d'abord ces déchirures avec un langage de sens. Mais réciproquement, les malheurs sont inducteurs de récits, ils en autorisent l'inlassable production. Naguère le "réel" avait la figure d'un Secret divin autorisant l'interminable narrativité de sa révélation. Aujourd'hui le "réel" continue à permettre indéfiniment du récit, mais il a la forme de l'événement, lointain ou étrange, qui sert de postulat nécessaire à la production de nos discours de révélation. Ce dieu fragmenté ne cesse de faire parler. Il bavarde. » La parole est capable de cicatrisation, elle peut être un baume face à ce qui est incompréhensible. Il s'agit d'affirmer notre besoin de symbolisation, notre reconnaissance par le langage, pour exister avec ce qui fait notre vie. Nous nous construisons en parlant, en nommant, en partageant, en adressant cette parole à celui qui est prêt à écouter. Les mots construisent l'expérience. Des mots qui viennent, parfois difficilement sur fond de silence, sur fond de dureté à dire ce qui nous tiraille.

Nous le sentons. Pour raconter nous devons être en confiance, avec le respect de cet autre qui accueille et ne juge pas abruptement. Si nous tombons sur un jugement immédiat, c'est la fin de l'histoire, avec notre envie de fuir. La parole expose, dévoile nos peurs, nos actes qui eurent parfois des effets négatifs sur autrui, mais elle construit également notre identité. Donc quand nous nous trouvons dans un contexte de pouvoir, une situation où l'enjeu est de savoir qui a raison, mieux vaut alors nous taire, ne raconter que ce qui est audible et nous protéger. Nous sommes mis souvent devant le paradoxe d'une parole clamée bénéfique et qui se retourne contre nous, qui finalement détruit plus qu'elle ne construit. Dans le frein de partager avec des collègues que vous évoquez, c'est vraisemblablement l'un des enjeux. Fantasme ou réalité ? Les deux, même un milieu accueillant et donnant des garanties ne suffit pas à lever notre peur de l'autre et de son potentiel nocif à notre égard.

Il faut peut-être également réaliser tout un travail sur ce qu'est la vérité d'une histoire, le « juste » d'une histoire, d'un geste. « Le juste » vient-il de la juste théorie ? Mais quelle est la juste théorie dans une situation du vivant ? La mienne, celle de l'autre ? La dernière en date ? Ou, ne pouvons-nous aboutir qu'à de la vraisemblance, des effets de vérité ? A de l'authenticité qui se cherche ? Nous touchons là le rapport de la théorie à l'histoire racontée. Certains scientifiques disent de l'histoire qu'elle est invérifiable, pas falsifiable. Que nous ne pouvons pas l'engager dans un débat critique. Qu'il faut y croire, croire celui qui la raconte, et que nous ne sommes donc pas dans l'espace d'une transmission sociale soumise à la critique et au débat : nous serions dans l'imaginaire, et ce ne serait pas comme cela que nous trouverons comment faire. Ils ont raison et ils ont tort. L'histoire reconstruit ; elle se juge à l'aune de l'authenticité comme le

développe Jean-Marc Ferry. Le débat ne peut, en effet, intervenir que sur le registre de l'argumentation et du conflit d'interprétation : c'est-à-dire lorsque nous essayons de passer de l'histoire singulière à la saisie d'un processus, à la compréhension des gestes qui seront les nôtres demain. Nous touchons ici à la particularité de l'action et de sa colonisation, ou non, par des théories. Si je reprends ce que dit Jean-Marc Ferry de l'histoire racontée, nous ne pouvons pas en tirer des lois mais une prudence, un jugement « prudentiel » dans l'action. Quelque chose qui peut devenir richesse d'écoute et de compréhension de la singularité des situations à venir. La réalité ne peut être colonisée par une seule théorie, qu'elle soit d'une orientation ou d'une autre. Pourtant il nous faut des guides pour agir. Nous les trouverons peut-être en reprenant des termes comme ceux de prudence, intentionnalité, responsabilité ; en revisitant les sentiments de justice et de beauté. Il s'agit de toujours revenir à nos intentions dont nous savons qu'elles seront immanquablement déjouées, et promouvoir ainsi un constant dialogue avec ce qui résiste.

Comme vous le soulignez, raconter c'est transmettre. Ainsi les histoires qui sont écrites dans la revue *Le Fil du récit*, je les raconte à mon tour dans les cours que je donne à Genève. Je les raconte aux étudiants qui cherchent à se repérer pour agir. Elles transmettent le vivant d'une pratique professionnelle, ce qui se passe dans un contexte donné entre soi et des autres. Surgissement de l'événement, stupeur, surprise, embarras, gestes posés. L'histoire se prête à penser, à entrevoir les forces qui se croisent et se nouent. Bien sûr l'histoire ne donne pas la fin de l'histoire. Demain, qu'arrivera-t-il à celle ou celui qui est l'un des protagonistes du récit ? Il faut accepter de penser ce morceau de temps, pour nous mettre dans un travail d'intériorité, un travail de compréhension. L'histoire se tisse avec une parole qui souligne les aspects, les forces, les dynamiques, les processus. Cela nous permet de comprendre de l'intérieur, et effectivement, comme l'exprime Jean-Marc Ferry, se développent ainsi notre prudence, notre respect de ce qui vient de l'autre et de soi, notre prise de conscience que chaque moment exige de nous un travail pour que la joie soit au rendez-vous : n'avons-nous pas la responsabilité de faire exister des événements dans lesquels chacun peut, si le hasard est bon, se révéler autre que ce qu'il croit être. Nous aboutissons ainsi à sentir la valeur des gestes, des paroles que nous tenons comme adulte, comme professionnel ; nous ne pouvons être seulement dans l'imitation mais un peu quand même, et surtout nous pouvons reconstruire notre conviction qu'il s'agit de vivre l'instant et de l'engager dans un travail pour que nous soit restitué quelque chose comme une force pour demain. C'est difficile à dire, c'est même risqué. Je ne crois pas que nous puissions parler d'action, sans parler de

forces - forces de conviction, forces de vie qui luttent contre les destructions, les masochismes et les sadismes toujours agissants -. et sans l'emporter de haute lutte. J'en viens ainsi à une conception de l'agir, où nous sommes obligés de prendre des mots qu'une certaine approche scientifique disqualifie. Des mots, comme ceux de présence, rencontre, authenticité, d'unité entre corps et esprit, congruence, aisance. Ce ne sont pas des compétences, mais des qualités d'être et d'agir, où un professionnel et un humain se conjuguent même s'ils sont régis par des impératifs contradictoires.

Tout cela existe dans nos gestes quotidiens, se fait, se passe, s'invente tous les jours. Mais souvent nous peinons à le transmettre : la place est alors seulement occupée par une conception théorique de l'action qui évince la subjectivité, disqualifie l'intuition, ne parle jamais de confiance, d'ennui ou d'enthousiasme. L'histoire racontée nous force à y revenir. Il me semble qu'aujourd'hui nous avons à favoriser une certaine intériorité, une certaine intériorisation qui passe par la reconnaissance de nos mouvements intérieurs, des paroles qui nous viennent, des sentiments qui nous chevillent le corps. Pour exister afin que nous puissions être, pour l'un ou l'autre, un être qui compte non pas par notre influence ni par notre capacité de sauver, mais par le mouvement que cette rencontre permet à un autre, par sa ressaisie dans quelque chose qui lui est même et différent.

A votre question, je pourrais aussi répondre plus personnellement, et esquisser ma propre peine à raconter. Voici ce que je notais le 7 janvier 2000 dans un journal rédigé en marge d'un livre que j'écris avec Alain André sur « L'écriture des pratiques » :

Il reste pour moi une énigme : ma difficulté de raconter mon quotidien – professionnel ou non -, de restituer ce qui a été vécu. J'éprouve une résistance dont je ne sais si elle a été accentuée par mes années de solitude. Cette difficulté, je la lie à ma mère qui, elle, a une capacité étonnante de raconter. J'ai, à un moment donné, rejeté cette fonction vitale de raconter le quotidien pour me différencier d'elle ; j'ai été une enfant plutôt silencieuse, j'ai beaucoup gardé pour moi ce qui m'arrivait d'important ; j'ai dû raconter, un peu, l'école, mais aussi cacher, préserver cet espace pour échapper au regard, aux questions.

C'est la première piste. La seconde concerne une mésestime : j'ai honte de raconter parce que je n'estime pas assez ce que je vis. Là encore, cela a à voir avec ce que racontait ma mère que je réduisais à peu d'importance, au moment où je me structurais surtout dans les livres. Et c'est comme si ma parole était soumise toujours au jugement de « profondeur ou d'essentialité ». Aujourd'hui ma mère raconte toujours, et je l'écoute, avec

plaisir ; je saisis cette fonction essentielle d'une réalité qui se transmet en se racontant. Cela n'a pas amélioré ma propre manière de raconter. Je m'y essaye pourtant un peu plus ; cependant ma voix ne sonne pas juste, du moins à mes oreilles.

Le paradoxe, c'est que j'ai fait mienne l'importance, pour des professionnels, de raconter, comme si à chaque fois ce qui m'était difficile était ce que je trouvais essentiel théoriquement. J'ai perdu quelque chose de mes racines « orales » en voulant être reconnue dans le milieu universitaire des idées, mais j'en garde intérieurement le trésor.

François Hebert

Vous parlez ici d'un « interdit » personnel de raconter oralement. Y a-t-il quelque chose du même ordre quand il s'agit de raconter par écrit ?

Et plus généralement, n'y a-t-il pas pour tous « les professionnels de l'humain » une réelle difficulté à se risquer au récit écrit de leur pratique ? L'écrit n'est-il pas le lien privilégié du concept, réservé aux théoriciens ? A celui, travailleur social, enseignant, qui se met à raconter sa pratique par écrit, il arrive qu'on dise « mais pour qui te prends-tu ? ».

Et raconter des réussites, n'est-ce pas, de ce point de vue, encore plus risqué que d'avouer ses « difficultés » ?

Je ne parlerais pas ici d'interdit mais de difficulté à oser écrire. Si « interdit » il peut y avoir, ce serait un « interdit de penser » (Jean-François Malherbe).

Interdit de penser

Narrer est le socle d'une pensée, qui se nourrit de nos lectures. Raconter revient en effet à s'approprier notre expérience, même lorsque celle-ci n'a consisté qu'à obéir à des procédures dictées par l'extérieur. Même si nous sommes interdits de créer, de dire « je » dans notre agir professionnel, à un moment ou à un autre, notre corps va parler, nous allons sentir. Même lorsque nous avons atteint cette position d'indifférence qu'il faut parfois prendre pour survivre dans certains contextes, cette indifférence finira par nous affecter : la raconter, l'écrire nous permettent de prendre la mesure de ce qui nous arrive.

A mon sens, aujourd'hui comme hier, il nous faut lutter contre un « interdit de penser » qui peut surgir de prescriptions scientifiques et/ou administratives. Raconter nous permet de travailler l'expérience de cet empêchement, pour en faire un savoir précieux de jugement et de prudence, non sur le registre de la plainte mais celui d'une pensée qui cherche à survivre jusque dans sa négation. « Raconter » se lie, pour moi, aux premiers gestes nécessaires pour penser.

Précautions

Cependant, si l'on en reste aux paroles orales, cette pensée ne peut se transmettre à d'autres, ne peut donner à d'autres la force, s'y reconnaissant, de penser à leur tour. D'où l'importance d'oser écrire.

Maintenant l'écriture est, dans certains contextes, encore plus

dangereuse que la parole. Elle rend publique. Etre empêché d'écrire, c'est ce qui arrive lorsqu'une institution dit par exemple : « Votre expérience ne vous appartient pas, elle appartient à l'institution. ». L'écriture serait à ceux qui en ont le pouvoir, les autres n'auraient pas à y toucher. Certes des questions éthiques surgissent : protection des personnes qui sont les personnages de la narration et de l'écriture de nos pratiques. On ne peut pas rendre public sans précaution ce qui est de l'ordre d'un privé, d'une identité fragilisée.

Dans nos métiers, les situations traversées sont souvent emblématiques non des personnes dans leur intimité mais de notre rencontre avec elles, avec nos échappées et/ou nos impasses. C'est dans la singularité de cette rencontre - entre des personnes qui sont détentrices chacune d'une place, d'une fonction et d'une humanité - que se passe l'essentiel. Comme le dit Jean Oury, si le professionnel est rabattu sur la trilogie « rôle, fonction et statut », alors n'existe plus de rencontre. J'ai beaucoup aimé la manière dont il qualifie le soignant, comme étant celui qui s'étonne : « Quant à l'étonnement, c'est une qualité exigible de tout travailleur en psychiatrie. Qu'il soit étonné. Parce que l'étonnement autorise la rencontre, la surprise de la rencontre. Le hasard fait le tissu de la rencontre »(36) Nous pouvons écrire ces rencontres dans la mesure où elles nous dépassent, nous comme ceux que nous côtoyons ; nous pouvons transmettre ces joies, ces accidents, malentendus ou douleurs, comme nos richesses quotidiennes, comme nos interrogations où se mêlent intimité et social. Nous sommes alors devenus des personnages.

Reconnaissance

Aujourd'hui un professionnel existe socialement à la mesure des diplômes exigés et de la place sociale qui est dévolue à ses actes. Dans les métiers de l'humain, souvent on se plaint du mépris dans lequel on se sent tenu. Mépris par la non reconnaissance de la nécessité des gestes posés ; mépris ressenti par la fragilité identitaire actuelle qui peine à trouver des figures de reconnaissance. On ne peut alors qu'entrer dans la plainte et être guetté par la dépression. Pourtant nous pouvons nous tirer de l'impuissance où nous croyons être réduits, selon moi, en continuant de raconter, d'écrire, de faire circuler, en permettant ainsi à d'autres de s'y repérer. Une identité qui se construit avec les autres, dans la proximité, finira bien par avoir des effets sur le social. Mais cela ne peut se faire individuellement. Il y faut de la complicité, du soutien, de l'acceptation des autres collègues, de l'envie de penser ensemble, de l'envie que l'autre pense. Et là vous touchez l'état de nos relations avec nos collègues.

Aujourd'hui, comme hier (plus qu'hier ? je ne le sais pas) existe une telle peur pour soi, peur pour sa place, que toute initiative d'un collègue peut être vécue comme dangereuse. La créativité, le talent nous déstabilise, nous ne nous réjouissons pas de ce que l'un puisse écrire, on le moque, le rabat dans ce qui apparaît comme prétention. Il est difficile de supporter la créativité d'un autre quand on est soi dans l'incertitude de sa valeur. Alors celui qui écrit est montré du doigt. Pour l'écriture de pratiques, c'est un frein que je dénonce depuis longtemps. Les praticiens qui ont écrit m'ont souvent rapporté leur douleur de se confronter au silence des collègues – et c'est un moindre mal – mais aussi à leur moquerie, à leur rejet ; ils jurent qu'on ne les y reprendra plus, qu'ils resteront silencieux, sans plus se faire remarquer. On peut ainsi entendre qu'écrire une réussite, en être fier et même ému s'avère, comme vous l'évoquez, plus encore dangereux.

Un certain débat éthique tente aujourd'hui de dessiner nos repères pour pouvoir dialoguer, créer, se confronter aux problèmes, conjuguer l'altérité, chercher, poursuivre, ne pas agir sans interroger les finalités et les responsabilités : donc dessiner des repères pour penser, et écrire.

Style

Il y a place pour plusieurs écritures : celle de la science, celle des chercheurs cliniciens, celle des romanciers, celles des praticiens. Il s'agit d'éviter que l'un de ces styles fasse taire les autres. Comme vous le dites, laisser accroire que l'écriture est le lieu du concept, et que « hors le concept » il n'y a qu'à se taire, qu'on ne peut pas prétendre à autre chose, est une erreur. Il existe plusieurs styles, des voies intermédiaires entre le roman et la science : récits, monographies, nouvelles, fragments, journaux. La pratique professionnelle a d'autres alternatives que celle d'être quantifiée ou d'être silencieuse. Elle se parle, se narre, s'écrit dans la complexité temporelle de nos rencontres humaines. D'où son lien avec la littérature.

Mais, faut-il le rappeler, l'écriture est surtout un patient travail qui exige des lieux, des dispositifs, de la solitude et de la communauté, du temps et de la rêverie ; un patient travail d'angoisse et de jubilation. « Un luxe », diront certains. « Une nécessité pour tout un chacun », réclameront d'autres.

François Hébert

Je serais intéressé de savoir ce que vous pensez, dans la recherche qui est la vôtre, du Fil du Récit. Quel « usage » en faites-vous dans votre pratique d'enseignante à l'université ?

D'abord, je lis les textes par plaisir. Pas forcément dans l'ordonnance choisie pour le numéro de la revue, mais suivant leur titre, ou simplement la page que j'ouvre. Je finis néanmoins par lire l'entier, mais avec plusieurs détours. Ces textes me font penser, toujours me surprennent, souvent provoquent un sourire ou me font éprouver de la tristesse. Ils me mettent en désir d'écouter, de comprendre. Nous avons-là la reconfiguration de « ce qui s'est passé ». Je l'entends de cette manière. Je ne connaîtrai jamais la suite de l'histoire. Il me plaît d'espérer que des rencontres vitales seront au rendez-vous, qui permettent de faire mentir des trajectoires socialement codées. Il s'agit donc d'une première lecture privée.

Ensuite, ces récits viennent prendre place dans ma parole universitaire. J'en lis quelques-uns dans mes cours suivant les thématiques traitées. Je les partage avec des étudiants qui seront eux-mêmes mis en mouvement par cette écoute. Ces textes reprennent la force de l'oralité, mais engagent à l'écriture de ceux qui les ont reçus. Je ne les commente pas, je ne les interprète pas, je les pose ainsi qu'ils ont été écrits ; ils prennent place après, avant, des propos plus théoriques. Ils ne viennent pas exemplifier ou illustrer, mais faire connaître différemment, et surtout provoquer la pensée de certains auditeurs. Souvent les étudiants se réfèrent à tel ou tel récit, comme ayant fait événement pour leur compréhension, pour leur propre recherche. C'est ainsi que je m'y réfère, et ces textes, comme d'autres, sont devenus indispensables à ma parole d'universitaire.